

ce qui se passe à Versailles, les intéresse beaucoup plus que les monuments de Rome. M. de Chaulnes, en sa qualité d'ambassadeur, ne desserre les dents que pour manger ou dire des politesses, et il y a aussi loin de la gaieté artificielle de ces courtisans dépayés à la belle humeur de nos gars normands que de l'Œil-de-bœuf de Versailles aux bords du Tibre. Je leur suis fort obligé de l'honneur qu'ils me font, mais en vérité, je m'en passerais bien.

— Vous êtes toujours Alceste, mon cher comte. Mais, consolez-vous voici des nouvelles de France.

Un valet entrain, apportant une missive de l'abbé de Haute-combe, affectueuse et courte, comme d'habitude, et qui ne donnait aucune nouvelle intéressante, mais elle contenait deux lettres dictées par Simonne, et où le domaine de Querceville, bêtes et gens, était passé en revue. Le style de Suzanne gardait toute sa joyeuse simplicité, mais son écriture et son orthographe témoignaient des soins du chapelain pour la petite fermière, et vraiment eussent aisément remporté le prix si elle eût concouru avec madame de Coulanges.

Tout naïvement, Aimery lut cette lettre à madame de Nevers, sans lui dire de qui elle était. La duchesse la déclara charmante, et voulut qu'Aimery en regalât le duc et le petit Coulanges. Ils se gardèrent de contredire la belle Diane, mais lorsqu'ils surent que l'auteur de cette épître champêtre était non pas un bel esprit s'amusant à faire le paysan, mais bien une vraie paysanne, ils n'en firent plus état du tout et parlèrent d'autre chose.

Aimery, vexé, las d'ailleurs d'attendre une audience qu'il n'obtenait pas, annonça qu'il allait bientôt quitter Rome pour visiter avant le printemps le midi de l'Italie, et revenir pour les cérémonies de la semaine sainte.

— Vous avez tort, lui dit Coulanges. Le Pape va mourir d'un moment à l'autre, et ses funérailles, le conclave et l'intronisation de son successeur formeront une suite de spectacles très intéressants. Dieu veuille que tout cela se fasse avant les chaleurs, car je ne voudrais pas passer encore un été à Rome.

Sans l'écouter, Aimery consulta son gouverneur et l'abbé. Tous deux furent de son avis, et ils avaient déjà quitté Rome depuis six semaines lorsqu'ils apprirent, à Naples, la mort d'Alexandre